

## Courts métrages Humer l'air du temps

Luc Chaput

Number 300, January 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80930ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, L. (2016). Courts métrages : humer l'air du temps. *Séquences : la revue de cinéma*, (300), 48–49.

# Courts métrages

## Humer l'air du temps

Le Festival du nouveau cinéma de Montréal accorde une grande place aux courts métrages. Cette année, plus d'une centaine étaient montrés dans les sections Compétition, Focus et Lab. En voici un aperçu qui montre bien que les artistes, encore une fois, s'inspirent aussi de l'air du temps.

LUC CHAPUT

Tout d'abord, le grand gagnant de la Compétition, **Always Tired** (*Immer Müder*) de l'Allemand Jochen Kuhn, est l'œuvre d'un peintre et cinéaste qui tourne depuis presque quarante ans. Il dessine à la fois des croquis apparemment simples, quelquefois sur des photos. Cet artiste les superpose et les place par animation derrière des rideaux qui se dévoilent comme les brumes du rêve. Le personnage principal est frappé de narcolepsie. Il est d'ailleurs assailli par diverses tâches comme c'est le cas de beaucoup de ses concitoyens sur cette Terre. Il trouve, dans cet état de sommeil inopportun, un moyen de défense. M. Kuhn avait d'ailleurs déjà remporté le Grand prix, en 2000, à ce festival, pour un autre film sur la quotidienneté **The Other Day2** (*Neulich 2*).

Le rapport distendu au monde était d'ailleurs un des thèmes de plusieurs des œuvres. Un autre Allemand, Till Nowak, proposait **Dissonance** sur un pianiste âgé qui s'est construit mentalement un monde sphérique dans lequel il peut jouer. Lorsqu'il sort de cet abri, il a le vertige, il perd pied. Son alter ego est une poupée en tissu vaguement extra-terrestre. Le passage du monde pensé par le pianiste aux rues de la ville où il doit côtoyer ses congénères est bien amené. Toutefois, la construction circulaire du récit rend sa compréhension plus complexe. La similitude du sujet et la ressemblance de l'acteur principal Roland Schupp avec Geoffrey Rush n'est pas sans rappeler **Shine** de Scott Hicks où

Rush interprétait brillamment David Helfgott, pianiste australien excentrique. Le Belge Sacha Feiner, dans **La dernière porte au sud**, évoque la vie d'un petit garçon vivant dans une conciergerie aux multiples portes. Il en visite certains recoins chaque jour avec son original ami. L'animation se sert de ces grands couloirs pour rendre plus crédible une histoire qui a des ressemblances avec certaines des premières œuvres de Tim Burton. D'ailleurs, le portrait du père du jeune garçon ressemble grandement à Vincent Price. Des rapprochements de sujets pourraient inciter des programmeurs à placer cette **Porte** avant **Room** de Lenny Abrahamson, aussi présenté à ce festival (critiqué p.24), et qui pourrait recevoir des nominations aux Oscars.

Encore une fois, le FNC nous a offert un véritable kaléidoscope de goûts, d'images et de couleurs dans ses programmes de courts métrages, qui en montrent la vitalité internationale.

Si l'on ne peut vivre dans le lieu qui nous entoure, on peut toujours s'évader par divers moyens pour rejoindre un univers qui nous sied. **Cavalier seul**, de la Française Mathilde Delaunay, nous mène, par une photographie resplendissante, dans une contrée nordique où les mots, les formules deviennent inutiles entre ces



Always Tired



deux jeunes femmes égarées qui finalement se comprennent mieux. Solveig Anspach a peut-être inspiré cette plus jeune consœur. Une mention spéciale a été décernée à **Voyagers** de Santiago Menghini qui recycle d'intelligente façon les diverses images captées par les sondes américaines *Voyager*. Le spectateur est ainsi amené à voir d'un autre point de vue cette planète bleue qui nous héberge. Dans cette époque de sommet crucial sur les changements climatiques, il est bon de rappeler que les images de notre Terre, vue de la Lune ou d'encore plus loin dans la Voie lactée, ont aussi amené de plus en plus d'humains à découvrir qu'on est bien seuls et petits dans cet Univers. Dans **Planete Sigma**, Momoko Seto, quant à elle, imagine un espace planétaire. Cette réalisatrice française d'origine japonaise, associée au CRA, y continue son exploration par l'animation de planètes fantastiques. On y découvre l'évolution d'un astre gelé qui se réchauffe et où la vie s'installe et y retrouve donc droit de cité. Avec des moyens assez restreints et par la chronophotographie, Seto partage son émerveillement de cette vie, de cette biodiversité qui nous entoure et qui a pourtant disparu à vitesse grand V au cours des dernières décennies.

Pour répondre à ces préoccupations, quoi de mieux qu'un manifeste? Le cinéaste canado-bulgare Théodore Ushev emploie son sang pour dessiner les images d'un tract qu'il anime **Blood Manifesto**. Il a donc manifestement gagné le Prix de la créativité. Dans un mode plus ludique, il nous a aussi offert **Sonámbulo**, un hommage à la danse à partir d'un poème de García Lorca sur les couleurs. Des formes attribuables au peintre catalan Miró, mais aussi des mobiles de Calder semblent virevolter dans un tango endiablé pour construire et orner ce poème visuel sur

le rêve. Le film régional assumé et revendiqué du Saguenay, **Bleu Tonnerre** de Philippe David Gagné et Jean-Marc Roy, s'est mérité une mention spéciale. Cette comédie musicale minimaliste, déjà remarquée à Cannes, rend bien les préoccupations de ces personnages dans une mise en scène où l'humour surgit. Dans un quartier montréalais multiethnique, à la pénombre et dans la nuit, des adolescents se rencontrent, échangent mots et coups: **Star**. Émilie Mannering, dans un cadre rectangulaire vertical aminci, les suit, les épie, les accompagne dans leurs joies, leurs certitudes et leurs doutes. Le jury lui a décerné le Grand prix Focus du Court. Un adolescent japonais obèse est invité à faire partie d'un club de sumo dans **Sumo Road (Dosu Koi Musical)**. Le réalisateur japonais Ken Ochiai y emploie toutes les armes de la comédie chantée pour ironiser sur ce sport massif au Japon. Le personnage principal est joué par l'acteur taïwanais Lin Yu-chun devenu célèbre comme chanteur pop dans une émission de recherche de nouveaux talents. Il a de l'abattage et montre un bon sens dramatique dans certaines scènes plus sérieuses. Ochiai oppose cette boule de billard qu'est Li au vieux roc Ken Watanabe, vu dans des films de Kitano, dans le rôle du *sensei*. La comédie garde ainsi un arrière-plan sérieux même si l'humour est bon-enfant, risqué même. L'entrain communicatif est visible dans ce film présenté également au FFM 2015 dans la sélection japonaise.

À propos de **F for Fibonacci**, gagnant de la section Lab, il existe sur Internet des images intrigantes de l'installation qui est une variation de ce court de l'artiste britannique reconnue Béatrice Gibson. Encore une fois, le FNC nous a offert un véritable kaléidoscope de goûts, d'images et de couleurs dans ses programmes de courts métrages, qui en montrent la vitalité internationale.